

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Mort de l'explorateur Jean Dupuis.

L'explorateur Jean Dupuis est mort le 29 Novembre dernier à Monaco. Il fut le premier pionnier de l'œuvre indo-chinoise française.

Né en 1829 à Saint-Just-la-Pendue (Loire), il partit pour la Chine en 1860, après avoir voyagé en Egypte de 1857 à 1859, et s'établit comme négociant à Hankou. Ce fut là que l'idée lui vint de chercher une route économique à travers la Chine méridionale.

De retour en France, il sollicita une mission officielle pour compléter sa découverte. On la lui refusa. L'équipa alors à ses frais une flottille marchande, revint à Hanoi, et ce furent ses dévotionnelles avec les autorités annamites qui provoquèrent l'intervention, puis la mort, de l'enseigne Francis Garnier.

Il est attristant de penser qu'en dépit de son courage héroïque et des services signalés qu'il rendit à la France, ce grand voyageur est mort dans le dénuement. Pour le dédommager de la saisie de sa flottille, lors des incidents de Hanoi, le gouvernement français lui avait accordé la concession d'une houillère au Tonkin.

Il laisse plusieurs ouvrages importants. Dès 1879, il avait publié deux volumes intitulés: "l'Ouverture du fleuve Rouge et les événements du Tonkin." En 1886: les "Origines de la question du Tonkin." En 1898: le "Tonkin et l'intervention française." Son dernier ouvrage, paru en 1910, le "Tonkin de 1872 à 1886," est une sorte de testament où il résume excellemment le rôle qu'il joua en Extrême-Orient.

Anecdotes sur musiciens

En voici deux. Une sur Rossini, qui est plaisante. Rossini était assez gros et travaillait les vêtements déboutonnés pour plus de commodité. Le tsar Nicolas avait l'habitude d'aller voir les artistes à l'improviste. Il arriva un matin chez le maestro, qui corrigeait des épreuves.

-Qui êtes-vous? dit Rossini sans se déranger. -Nicolas, répondit l'inconnu.

-L'empereur! s'écria le musicien, et il se leva d'un bond, sans penser que tous ses vêtements étaient détachés; et aussitôt son pantalon tomba à ses pieds.

L'autre récit concerne le chanteur Lablache, qui était une sorte d'Hercule et qui logeait à Paris au-dessus du général Tom-Pouce, le nain. Un visiteur se trompe d'étage.

-Le général Tom-Pouce? demanda-t-il.

-C'est moi, dit Lablache d'une voix de tonnerre.

-Ah! je croyais...

-Oui, reprit Lablache, en public je paraissais petit, mais une fois chez moi je me mets toujours à mon aise.

FRED. F. DUPUY Constructeur Naval-Mécanicien, Bayou St-Jean, près Dumaine. Phone-Main 1002 L. 27 rue...



Mlle Yerna—Opéra Français.

OPERA FRANÇAIS.

Comme nous l'avions prévu la représentation de la "Bohème" a été donnée devant une salle comble qui n'a pas cessé d'applaudir les excellents artistes.

Le commandant et les officiers du "Descartes" assistaient en grande tenue au spectacle. Il y avait également plusieurs sous-officiers et marins.

Mlle Yerna a chanté le rôle de la pauvre petite Mimi avec un grand charme et beaucoup de talent. Dans la mort de Mimi elle a été vraiment touchante.

Rodolphe incarné par M. Putzani a été pariait d'un bout à l'autre. Ces deux artistes, à maintes reprises, ont déchaînés les applaudissements.

Mme Bertha Kelich jouera ce soir pour la dernière fois sa fameuse tragédie "A Light from St-Agnès"

L'hymne national français a été écouté debout et a été vivement applaudi par toute la salle. Le public doit certainement souhaiter que de semblables soirées se répètent souvent.

Mardi soir, pour les débuts du ténor Affre, on donnera "Les Huguenots." Comme tout le monde le sait, M. Affre est un des meilleurs ténors français.

Jeudi de nouveau "la Bohème"; en raison des nouveautés qui doivent prochainement passer, ce sera probablement la dernière représentation du chef d'œuvre de Puccini.

Samedi soir, Romeo et Juliette avec M. Affre comme Romeo.

Ceux qui ont suivi la carrière du talentueux ténor disent que c'est un de ses meilleurs rôles.

"Les Contes d'Hoffman," "L'ohengrin," et "La Veuve Joyeuse" sont répétés et passeront prochainement.

TULANE.

L'attraction du Tulane cette semaine sera "The Spring Maid" l'amusante comédie musicale de Werba et Luescher. Partout en Europe et en Amérique cette pièce a rencontré le plus grand succès.

La mise en scène est également parfaite. Le 22 Décembre "The Trial of the Lonesome Pine", nous en reparlerons.

GREBOENT.

Une des plus amusantes revues musicales de la saison, "The Frolics of 1912," sera donné au Cres-

cent pendant la semaine commençant ce soir, avec Rubbe Welch et Kittie Francis comme étoiles.

Cette revue en trois actes est remplie de bons mots et la musique est entraînante. La mise en scène et les chœurs sont, parait-il, au-dessus de l'ordinaire.

ORPHEUM.

Le programme de la semaine prochaine promet d'être un des plus brillants de la saison. L'Orpheum Road Show" représente plusieurs attractions nouvelles, entre autres: "The Virginia Judge," par M. Walter C. Kelly; "Window of Apparitions," par MM Maskelyne et Devant. D'autres numéros de choix compléteront la série.

Mme Bertha Kelich jouera ce soir pour la dernière fois sa fameuse tragédie "A Light from St-Agnès"

UN CENTENAIRE.

Le Passage de la Bérésina

(29 novembre 1812.)

PAGES RETROUVEES.

A l'entrée de la nuit, nous fûmes assez tranquilles. Chacun s'était retiré dans ses bivacs et, chose étonnante, plus personne ne se présentait pour passer le pont; pendant toute la nuit du 27 au 28, il fut libre. Comme nous avions du bon feu, je m'endormis, mais, au milieu de la nuit, la fièvre me reprit, et j'étais encore dans le délire, lorsqu'un coup de canon me réveilla. Il faisait jour. Il pouvait être sept heures. Je me levai, je pris mes armes, et, sans rien dire ni prévenir personne, je me présentai à la tête du pont et je traversai absolument seul. Je n'y rencontrai personne que des pontonniers qui bivaquaient sur les deux rives pour y remédier, lorsqu'il y arrivait quelque accident.

Lorsque je fus de l'autre côté, j'aperçus, sur ma droite, une grande baraque en planches. C'était là où l'Empereur avait couché et où il était encore. Comme j'avais froid à cause de ma fièvre, je me présentai à un feu où étaient plusieurs officiers occupés à regarder sur une carte, mais je fus si mal reçu, que je dus me retirer. Pendant ce temps, un soldat du régiment, qui m'avait aperçu, vint me dire que le régiment venait de traverser le pont et qu'il était allé se mettre en bataille en seconde ligne, derrière le corps du maréchal Oudinot, qui se battait sur notre gauche. Comme le canon grondait et que les boulets arrivaient jusqu'à l'endroit où j'étais, je me disposai à rejoindre le régiment, me disant qu'il valait mieux mourir d'un coup de bou-

UN "JOYEUX NOEL" n'a aucun sens véritable pour celui qui est atteint de la dyspepsie, son estomac est mauvais, son foie paresseux, ses intestins obstrués. Il n'est pas étonnant qu'il "brotte du noir." HOSTETTER'S STOMACH BITTERS

let que de froid ou de faim; j'avancai dans le bois. Chemin faisant, je rencontrai un caporal de la compagnie qui se traînait avec peine. Nous arrivâmes au régiment en nous tenant par le bras, pour nous soutenir mutuellement. A quelques pas de la compagnie, il y avait un feu; comme il tremblait beaucoup de la fièvre, je le conduisis auprès. A peine y étions-nous qu'un boulet de quatre atteint mon pauvre camarade à la poitrine et l'étend raide mort au milieu de nous. Le boulet n'avait pas traversé, il était resté dans son corps. Lorsque je le vis mort, je ne pus m'empêcher de dire assez haut: "Pauvre Marcel! Tu es bien heureux!" Au même instant, le bruit courut que le maréchal Oudinot venait d'être blessé.

En voyant tomber cet homme du régiment, le colonel était accouru près du feu et, voyant que j'étais fort malade, il m'ordonna de retourner près de la tête du pont, d'y attendre tous les hommes qui se trouvaient en arrière et de les réunir pour rejoindre le régiment. Lorsque j'y arrivai, le plus grand désordre y régnait déjà. Les hommes qui n'avaient pas voulu profiter de la nuit ou d'une partie de la matinée venaient, depuis qu'ils entendaient le canon, se jeter en foule sur bords de la Bérésina, afin de traverser les ponts.

J'y était arrivé, lorsqu'un caporal de la compagnie, nommé Gros-Jean, qui était de Paris et dont je connaissais la famille, vint à moi, tout en pleurant, me demander si je n'avais pas vu son frère. Je lui répondis que non. Alors il me conta que, depuis la bataille de Krasnoï, il ne l'avait pas quitté, à cause qu'il était malade de la fièvre, mais que ce matin, au moment de passer le pont, par une fatalité dont il ne pouvait se rendre compte, il en avait été séparé; que, le croyant en avant, il avait été de tous côtés pour le retrouver, le demandant à ses camarades; que, ne le trouvant pas à la position où était le régiment, il allait repasser le pont, et qu'il fallait qu'il le retrouve ou qu'il périsse.

Wantant le détourner d'une résolution aussi funeste, je l'engageai à rester près de moi à la tête du pont où, probablement, nous verrions son frère lorsqu'il se présenterait. Mais ce brave garçon se débarrassa de ses armes et de son sac en me disant que, puisque j'avais perdu le mien, il me faisait cadeau du sien, s'il ne revenait pas; que, pour des armes, il n'en manquait pas de l'autre côté. Alors il va pour s'élaner à la tête du pont; je l'arrêta; je lui montrai les morts et les mourants dont le pont est déjà encombré et qui empêchent les autres de traverser en les attrapant par les jambes, roulant ensemble dans la Bérésina, pour repaître ensuite au milieu des glaçons, et disparaître aussitôt pour faire place à d'autres. Gros-Jean ne m'entendait pas. Les yeux fixés sur cette scène d'horreur, il croit apercevoir son frère sur le pont, qui se débat au milieu de la foule pour se frayer un chemin. Alors, n'écoutant que son désespoir, il monte sur les cadavres d'hommes et de chevaux qui obstruaient la sortie du pont, et s'élança. Les premiers le repoussent, en trouvant un nouvel obstacle à leur passage. Il ne se rebute pas; Gros-Jean était fort et robuste; il se repoussa jusqu'à trois fois. A la fin, il atteint le malheureux qu'il croyait son frère, mais ce n'est pas lui; je voyais tous ses mouvements, je le suivais des yeux.

Alors, voyant sa surprise, il n'en est que plus à gen: à vouloir atteindre l'autre bord, mais il est renversé sur le dos, sur le bord du pont, et prêt à être précipité en bas. On lui marche sur le ventre, sur la tête; rien ne peut l'abattre. Il retrouve de nouvelles forces et se relève en saisissant par une jambe un cuirassier qui, à son tour, pour se retenir, saisit un autre soldat par un bras; mais le cuirassier, qui avait un manteau sur les épaules, s'embarrasse dedans, chancelle, tombe et roule dans la Bérésina, entraînant avec lui Gros-Jean et celui qui le tenait par le bras. Ils vont grossir le nombre des cadavres qu'il y avait au-dessous, et des deux côtés du pont.

Le cuirassier et l'autre avaient disparu sous les glaçons, mais Gros-Jean, plus heureux, avait saisi un cheval et il se tenait cramponné et contre lequel se trouvait, en travers, un cheval sur lequel il se mit à genoux. Il implorait le secours de ceux qui ne l'écoutaient pas. Mais des sapeurs du génie et des pontonniers qui avaient fait les ponts, lui jetèrent une corde qu'il eut assez d'adresse pour saisir et de force pour tenir, et se l'attacha autour du corps. Ensuite, le cheval et le cavalier, sur les cadavres qui étaient dans l'eau et sur les glaçons, les pontonniers le retirèrent à l'autre bord. Mais je ne le revis plus; j'ai su, le

lendemain, qu'il avait retrouvé son frère à une demi-lieue de là, mais expirant, et que lui-même était dans un état désespéré. Ainsi périrent ces deux bons frères et un troisième qui était dans le 2e lanciers. A mon retour à Paris, j'ai revu leur famille qui est venue me demander des nouvelles de ses enfants. Je n'ai pu que lui laisser une lueur d'espoir, en lui disant qu'ils étaient prisonniers, mais j'étais certain qu'ils n'existaient plus.

Pendant ce désastre, des grenadiers de la Garde parcouraient les bivacs. Ils étaient accompagnés d'un officier; ils demandaient du bois sec pour chauffer l'Empereur. Chacun s'empressait de donner ce qu'il avait de meilleur; même des hommes mourants levaient encore la tête pour dire: "Prenez pour l'Empereur."

Il pouvait être dix heures; le second pont, désigné pour la cavalerie et l'artillerie, venait de s'abîmer sous le poids de l'artillerie, au moment où il y avait beaucoup d'hommes dessus, dont une grande partie périt. Alors le désordre redoubla car, tous se jetant sur le premier pont, il n'y avait plus possibilité de se frayer un passage. Hommes, chevaux, voitures, cantiniers avec leurs femmes et leurs enfants, tout était confondu et écrasé, et malgré les cris du maréchal Lefebvre, placé à l'entrée du pont pour maintenir l'ordre autant que possible, il fut emporté par le torrent et obligé, avec ceux qui l'accompagnaient, pour éviter d'être écrasés ou étouffés, de traverser le pont.

Le désordre allait toujours croissant, mais ce fut bien pis lorsque le maréchal Victor fut attaqué par les Russes et que les boulets et les obus commençaient à tomber dans la foule. Pour comble de malheur, la neige recommença avec force, accompagnée d'un vent froid. Le désordre continua toute la journée et toute la nuit et, pendant ce temps, la Bérésina charriait, avec les glaçons, les cadavres d'hommes et de chevaux, et des voitures chargées de blessés qui obstruaient le pont et roulaient en bas. Le désordre devint plus grand encore lorsque, entre huit et neuf heures du soir, le maréchal Victor commença à se retirer. Ce fut sur un mont de cadavres qu'il put, avec sa troupe, traverser le pont. Une arrière-garde, faisant partie du 9e corps, était restée de l'autre côté et ne devait quitter qu'au dernier moment. La nuit du 28 au 29 offrait encore à tous ces malheureux, sur la rive opposée, la possibilité de gagner l'autre bord; mais, engourdis par le froid, ils restèrent à se chauffer avec les voitures que l'on avait abandonnées et brûlées exprès pour les en faire partir.

Je m'étais retiré en arrière avec dix-sept hommes du régiment et un sergent nommé Bessière. Un soldat du régiment le conduisait. Il était devenu, pour ainsi dire, aveugle, et il avait la fièvre. Par pitié je lui prêtai ma peau d'ours pour se couvrir, mais il tombe beaucoup de neige pendant la nuit, elle se fondait sur la peau d'ours par suite de la chaleur du grand feu et par la même raison se séchait. Le matin, lorsque elle fut pour la reprendre, elle était tellement dure, qu'il me fut impossible de m'en servir; je dus l'abandonner. Mais, voulant qu'elle fut encore utile, j'en couvris un homme mourant.

Nous avions passé une mauvaise nuit. Beaucoup d'hommes de la Garde impériale avaient succombé; il pouvait être sept heures du matin. C'était le 29 novembre. J'allai encore auprès du pont, afin de voir si je rencontrerais des hommes du régiment. Ces malheureux, qui n'avaient pas voulu profiter de la nuit pour se sauver, venaient, depuis qu'il faisait jour, mais trop tard, se jeter en masse sur le pont. Déjà l'on préparait tout ce qui fallait pour le brûler. J'en vis plusieurs qui se jetèrent dans la Bérésina, espérant la passer à la nage sur les glaçons, mais aucun ne put aborder. On les voyait dans l'eau jusqu'aux épaules, et là, saisis par le froid, la figure rouge, ils périsaient misérablement. J'aperçus, sur le pont, un cantinier portant un enfant sur sa tête. Sa femme était devant lui, jetant des cris de désespoir. Je ne pus en voir davantage; c'était au-dessus de mes forces. Au moment où je me retirais, une voiture dans laquelle était un officier blessé, tomba en bas du pont avec le cheval qui la conduisait, ainsi que plusieurs hommes qui l'accompagnaient. Enfin, je me retirai. On mit le feu au pont; c'est alors, dit-on, que des scènes impossibles à peindre se sont passées. Les détails que je viens de raconter ne sont que l'esquisse de l'horrible tableau.

Je venais d'être prévenu que le régiment allait passer; il venait



MIZZI HAJOS. Dans la comédie "The Spring Maid", au Tulane.

de quitter la position de la veille. Je fis prendre les armes aux hommes, réunis au nombre de 23, sans compter notre armurier. Lorsque le régiment passa, chacun entra dans sa compagnie.

Nous étions en marche; il pouvait être neuf heures. Nous traversâmes un terrain boisé et coupé par des marais que nous passâmes sur des ponts construits en bois de sapin résineux de deux mille pieds de longueur, que les Russes n'avaient pas eu, heureusement pour nous, le bonheur de brûler. L'on s'arrêta pour attendre ceux qui étaient encore derrière. Il faisait un peu de soleil. Je m'assis sur le sac de Gros-Jean et je m'endormis, mais un officier, M. Favin, s'en étant aperçu, vint me tirer par les oreilles, par les cheveux; d'autres me donnaient des coups de pied dans le derrière, sans pouvoir m'éveiller. Enfin il fallut que plusieurs prennent le parti de me lever, car c'en était fait; mon sommeil était celui de la mort et, cependant, j'étais fâché que l'on m'eût réveillé.

Beaucoup d'hommes que l'on croyait perdus, arrivaient encore des bords de la Bérésina. Il y en avait qui s'embrassaient, se félicitaient, comme si l'on venait de passer le Rhin, dont nous étions encore éloignés de quatre cents lieues! On se croyait tellement sauvés que, revenus à

des sentiments moins indifférents, on plaignait, on regrettait ceux qui avaient eu le malheur de rester en arrière. Pour ne plus m'endormir, on me conseilla de marcher un peu en avant. C'est ce que je fis.

Les douanes de Santo Domingo sont à l'abri de la révolution

Washington, 11 Décembre.—Malgré la situation embrouillée de la République Dominicaine, et les craintes d'une nouvelle révolution, le service des douanes contrôlé par les Américains n'est aucunement en danger. Suivant un câblogramme reçu par le bureau des affaires consulaires du Département de la Guerre, les recettes des dix derniers mois sont supérieures de 6 pour cent aux recettes de la même période, l'année dernière, quand la république était pacifique. Suivant une dépêche de Monte Christi, reçue hier, les adversaires de Mgr. Nouel sont sur le point de commencer leur agitation.

La canonnière Yorktown a reçu l'ordre de se diriger de Puerto Plata sur Monte Christi.

Aucune réponse n'est encore parvenue du Ministre Américain auprès de la république au sujet de l'avertissement donné aux chefs rebelles, Horacio Vasquez et le général Arias, de rester tranquilles.



WALTER C. KELLY, Le Juge Virginien, avec "The Orpheum Road Show"